Res 85370-5/3

QUELS AVANTAGES PEUVENT RETIRER NOS ÉCRIVAINS DE LA LECTURE DES AUTEURS FRANÇAIS ANTÉRIEURS AU XVII.e SIÈCLE (1)?

DISCOURS

Qui a obtenu l'Eglantine d'or;

Par M. B. ADOLPHE GRANIER DE CASSAGNAC (du Gers).

> Les siècles ont leur style, leurs formes, leurs tours, leurs expressions, et même leurs pensées.
>
> CH. LEVESQUE, *de la Poésie chez les Grecs.*
>
> La parole et la pensée, le génie des langues et le caractère des peuples se suivent du même pas.
>
> RIVAROL, *Disc. sur l'univ. de la Lang. franç.*

PARMI les vastes aperçus, les idées neuves ou fécondes, que les génies des temps modernes se sont plu à développer, il est sur-tout un point de vue hardi, profond,

(1) Il est évident que l'Académie ne demande pas s'il peut être avantageux de lire, par exemple, Montaigne ou Comines, l'un comme philosophe, l'autre comme historien : personne ne s'avisera jamais de contester qu'il y ait une infinité d'excellentes choses à apprendre dans tous les deux. Il est même indispensable, pour un homme qui se livre à la culture de la philosophie et des lettres, de compulser les auteurs, les poètes du moyen âge, pour bien comprendre nos sciences, notre littérature d'aujourd'hui. Il faut donc considérer les auteurs qui ont précédé le 17.e siècle, comme *écrivains ;* c'est-à-dire ne voir en eux que le *style*, la *langue* dont ils se servirent, et décider si ce style et cette langue ne seraient point utiles maintenant. La question, comme on voit, est purement philologique. *(Note de l'auteur.)*

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

Res 85370-5/3

QUELS AVANTAGES PEUVENT RETIRER NOS ÉCRIVAINS DE LA LECTURE DES AUTEURS FRANÇAIS ANTÉRIEURS AU XVII.e SIÈCLE (1)?

DISCOURS

Qui a obtenu l'Eglantine d'or;

Par M. B. Adolphe GRANIER de CASSAGNAC (du Gers).

> Les siècles ont leur style, leurs formes, leurs tours, leurs expressions, et même leurs pensées.
>
> Ch. Levesque, *de la Poésie chez les Grecs.*

> La parole et la pensée, le génie des langues et le caractère des peuples se suivent du même pas.
>
> Rivarol, *Disc. sur l'univ. de la Lang. franç.*

Parmi les vastes aperçus, les idées neuves ou fécondes, que les génies des temps modernes se sont plu à développer, il est sur-tout un point de vue hardi, profond,

(1) Il est évident que l'Académie ne demande pas s'il peut être avantageux de lire, par exemple, Montaigne ou Comines, l'un comme philosophe, l'autre comme historien : personne ne s'avisera jamais de contester qu'il y ait une infinité d'excellentes choses à apprendre dans tous les deux. Il est même indispensable, pour un homme qui se livre à la culture de la philosophie et des lettres, de compulser les auteurs, les poètes du moyen âge, pour bien comprendre nos sciences, notre littérature d'aujourd'hui. Il faut donc considérer les auteurs qui ont précédé le 17.e siècle, comme *écrivains ;* c'est-à-dire ne voir en eux que le *style*, la *langue* dont ils se servirent, et décider si ce style et cette langue ne seraient point utiles maintenant. La question, comme on voit, est purement philologique. *(Note de l'auteur.)*

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

immense, qu'ils ont saisi naguères avec une rare énergie de zèle, un instinct merveilleux de bonheur. Tout absorbés dans l'histoire de l'homme, dans l'étude de ses penchans, dans la mesure de ses facultés, ils demandèrent long-temps à la morale, à la science, à la philosophie, le grand mystère de l'esprit humain ; mais leurs efforts, toujours vigoureux et pénibles, les avaient pourtant laissés loin du but, lorsque leur intéressant problème leur est apparu soudain sous une face piquante, originale : ils ont soupçonné que les langues pouvaient contenir quelque principe sur la marche et le développement de la civilisation et des esprits ; et tout à coup la philologie est venue se placer à la tête des sciences.

C'est un beau spectacle, en effet, que celui d'une langue, se développant avec l'intelligence d'un peuple; portant la triple empreinte de sa jeunesse, de sa maturité, de sa décrépitude; trahissant, à des signes infaillibles, la marche lente et inégale de la pensée; reproduisant, avec leurs progrès et leurs vicissitudes, les révolutions de la science, les essais de la politique, les conquêtes de l'esprit. Eh! qui pourrait méconnaître, à l'examen de chaque idiome, au moins un léger reflet du génie des peuples dont il fut l'organe? Voyez ces langues de l'Orient, que la critique a pu grouper en familles, comme les plantes de leur sol : votre œil découvre à leurs racines, les titres de leur étroite alliance; mais bientôt chacune d'elles, saisie par un élan particulier, obéissant à l'impulsion de la sève qui lui est propre, contracte ou dilate ses rameaux, les orne, les varie, les nuance des couleurs même de la politique, de la religion et du climat.

Cependant ces idiomes si divers, si fugitifs, qui se dérobent presque à l'esprit sous leurs dégradations et leurs métamorphoses, ne poursuivent pas ainsi, toujours libres et sans frein, leur course fière et divergente ; élevés sur des bases communes, ils ne prirent d'abord pour guide

que leur génie spécial ; mais la civilisation, qui les saisit, les dépouille peu à peu de leur éclat, amortit et fane leurs teintes : au caractère vague de la poésie, succède le positif de la science ; au type national, le type absolu de la raison : tout ce qui ne fut qu'exagération, que mensonge, prend désormais une forme, une mesure sous le sceau de la vérité.

Les lois, la jurisprudence, les nécessités sociales imposent au langage plus de symétrie, d'exactitude, de fixité : on dirait que son cadre se resserre, que ses formes s'amoindrissent ; mais ses dimensions réelles se dérobent à cette spoliation apparente, et ce qu'il perd en surface, il le gagne en profondeur. Long-temps indécis, figuré, obscur, il n'exprima que les passions ; devenu fixe, clair, abstrait, il n'exprime que les idées.

Ainsi, du spectacle seul de l'histoire des langues, jaillit ce principe remarquable, qu'elles s'abstraisent toutes en se développant. Appliqué jusqu'ici, par l'effet d'une prédilection trop exclusive, à l'étude des littératures anciennes, il laisse dans les travaux philologiques un vide immense, qu'il serait aussi curieux qu'utile de remplir. Et cependant, quelle moisson abondante ne présenteraient point nos idiomes modernes aux spéculations de la science ? Plus heureux que la plupart des peuples anciens, les empires nouveaux de l'Europe n'ont point subi ces invasions fortes et soudaines, ces révolutions accablantes, qui bouleversaient, détruisaient même quelquefois les trônes et les langues : les douceurs d'une longue paix, la série des nombreux momens d'une existence prolongée ont permis à tous les principes sociaux de s'unir, de se combiner dans des rapports plus multipliés et plus intimes ; et maintenant il y aurait, plus que jamais, satisfaction et avantage dans un travail où se découvrirait la dépendance réciproque de la civilisation et des idiomes ; où l'on suivrait, pas à pas, jusque dans leur action la plus intime,

les arts, les sciences, la politique, les mœurs; se réunissant, s'entr'aidant pour former le langage, et déposant à chacune de ses phases, de ses périodes, une marque indélébile, une mesure infaillible de leur marche, de leurs combats, de leur succès.

Voilà pourtant la tâche brillante mais difficile, tracée dans cette question : *Quels avantages peuvent retirer nos écrivains de la lecture des auteurs français antérieurs au 17.e siècle ?*

« Hommes de lettres, nous dit l'Académie, vous » voyez qu'une école nouvelle nous embrasse et » nous déborde; la littérature française va changer : » déjà nous n'écrivons plus comme Racine et Fénélon, » moins encore comme Amyot et Montaigne; et cependant Racine et Fénélon eux-mêmes, Labruyère, Bayle, » Rollin donnèrent de vifs regrets à la langue des *Essais* » et des *Hommes illustres*. Ne profiteriez-vous pas à la » lecture de ces écrivains si piquans, si naturels, qui ont » dû former les auteurs du *Petit Carême*, du *Télémaque*, d'*Athalie* ? Ne serait-il pas possible de transporter au milieu du 19.e siècle, cette langue française » que parlèrent les Charron, les Bodin, les Laboëtie ? » Celle même qui servit aux tournois de Henri II, aux » bulletins de Cérisolles, aux virelais de Charles VII ? » Si les termes vous paraissent déjà vieillis, ne trouvez-vous rien de séduisant au naïf abandon des tournures ? » Serait-il vrai qu'il exista toujours entre la civilisation » et le langage une harmonie, une dépendance telles, » que l'idiome doive toujours réfléchir la situation des » esprits? Cherchez, montrez, déterminez le rapport de » la civilisation et des langues, et dites-nous ce que l'imitation des formes de style, l'étude de la nomenclature » des auteurs qui ont précédé le 17.e siècle, pourraient » donner d'avantage aux écrivains de nos jours. »

Il s'agit donc, pour nous, de comparer la langue ac-

tuelle et celle qui a précédé le 17.e siècle : il faut les mettre en présence l'une de l'autre ; découvrir leurs rapports de différence et d'identité ; essayer enfin s'il y aurait avantage à faire passer tout ou partie de la seconde dans la première.

Nous esquisserons d'abord l'histoire de la langue qui a précédé le 17.e siècle : en exposant son origine, sa marche, son développement, nous montrerons que, d'abord irrégulière et poétique, elle devint abstraite, simple, précise, entre les mains des philosophes du 16.e siècle ; et, résumant ce premier travail, nous ferons voir que la langue française a été constamment jusqu'alors une image de l'état des sciences et de la civilisation ; qu'elle diffère d'elle-même, d'époque à époque, et qu'il y a presqu'autant de langues que de règnes.

Pour apprécier la langue actuelle, nous ferons voir que celle du 17.e siècle ne s'arrêta point après avoir créé des chefs-d'œuvre ; qu'elle subit des changemens rapides au 18.e ; qu'elle en subit même de nouveaux chaque jour. Nous chercherons la loi qui est la cause de ces variations ; nous montrerons en quoi elles consistent ; et après avoir prouvé que cette loi ne peut pas être abrogée, qu'elle est nécessaire et immuable,

Nous conclurons qu'il est impossible d'arrêter les modifications que subit notre langue, de la rapporter par conséquent à ce qu'elle fut avant le 17.e siècle, et que la lecture des écrivains de cette époque ne procurerait aucun avantage aux écrivains d'aujourd'hui.

PREMIÈRE PARTIE (1).

Fidèle à une sorte de loi, qu'ont subie tour à tour les sociétés et les idiomes, la langue française a été poétique

---

(1) Les progrès des langues se trouvant intimement liés, chez tous les peuples, aux progrès de la philosophie et au caractère des institutions nationales, il devenait nécessaire, en traçant l'histoire de la langue française, de réunir dans un même cadre cette triple forme que revêt constamment la raison humaine. Politique, langue, philosophie; voilà trois élémens indispensables au tableau d'une littérature. Cependant, comme le sujet, vaste par lui-même, se serait encore agrandi en l'environnant de considérations développées, nous avons rangé sous forme de tableau synoptique les détails que nous ont fournis nos recherches. A côté de la série des rois de France, nous avons placé une série de poètes et de prosateurs, qui se suivent à de petites distances, et qui sont accompagnés de philosophes disposés sur une échelle analogue. Comme c'était plus spécialement la date des productions qu'il importait de savoir, nous avons choisi, pour en approcher davantage, l'époque de la mort des auteurs : elle est représentée par les deux colonnes de chiffres :

POLITIQUE.	*LANGUE.*	*PHILOSOPHIE.*
CHARLEMAGNE. . . . 850.	Traduct. des Épit. de S. Grégoire le Grand.	886. Jean Scot Erigène.
ROBERT. . . . . 1021.	Lettre de l'évêque Fulbert au roi Robert.	1003. Gerbert (Silvestre II).
HENRI I.er. . . . . 1050.	Vers du 10.e ou 11.e siècle, suivant M. de Barbazan.	1089. Roscellin.
LOUIS LE GROS. . . . 1122.	Marbode. Poëme sur les Pierres précieuses.	1120. Guill. de Champeaux.
LOUIS LE JEUNE. . . 1150.	Blondel de Néesle. Poésies.	1142. Abailard.
Idem. . . . . 1150.	Chrestien de Troyes. Romans en vers.	1154. Guilbert de la Porée.
Idem. . . . . 1150.	Gasse, Wace, Huistace. Chansons.	1154. Rob. Palleyn. P. Lombard
Idem. . . . . 1153.	Saint Bernard. Sermons.	
PHILIPPE AUGUSTE. 1191.	Renaud de Coucy. Chans. pub. à Paris en 1781.	1203. Alain Ryssel.
Idem. . . . . 1204.	Hugues de Bercy. Satire, Bible de Guyot.	1200. Arabes.
Idem. . . . . 1213.	Ville-Hardouin. Hist. de la conq. de Constantinople.	1217. Averroës.

en naissant (1) : ses formes indécises, ses couleurs hasardées, sa marche incertaine parlèrent d'abord beaucoup

POLITIQUE.	LANGUE.	PHILOSOPHIE.
Louis IX.	1240. Guill. de Lorris, Roman de la Rose.	1245. Alex. de Hales.
Idem.	1250. Marie de France, fabuliste, écrit son Isopet.	1274. S. Thomas d'Aquin. S. Bonaventure.
Idem.	1253. Thibaut, roi de Navarre, Poésies érotiques.	1280. Albert le Grand.
Philippe le Hardi.	1282. Mouskes, Épopée historique.	1308. Jean Duns Scot.
Philippe le Bel. .	1305. Joinville, Mémoires historiq.	1315. Ray.d - Lulle. Roger Bacon 1294.
Idem.	1322. Jéhan de Méhun, Épopée hist.	1332. Durand de St.-Pourçain.
Charles V.	1380. Du Guesclin. 1re Oraison funèb.	1429. Gerson.
Charles VII. . . .	1450. Forestier, Poésies.	1464. Guttemberg. Médicis (Cosme et Laurent).
Idem.	1458. Alain Chartier, Poésies.	1472. Le Cardinal Bessarion.
Louis XI.	1480. Jéhan Molinet, met en prose le roman de la Rose.	1490. Thomas à Kempis.
Charles VIII. . . .	1490. Villon, Poésies.	1490. Pic de la Mirandole.
Louis XII.	1509. Comines, Histoire.	1499. Marcile Ficin.
François I.er. . . .	1525. Crestin, Epopée historique.	1506. Christophe Colomb.
Idem.	1544. Marot, Poésies.	1531. Zwingli. Luther 1546.
Henri II.	1553. Rabelais.	1541. Paracelce. Mélancthon.
Charles IX.	1563. Laboëtie.	1563. Laboëtie. Machiavel 1527.
Henri III.	1585. Ronsard.	1564. Calvin. Ramus 1572. Cardan 1576.
Henri IV.	1592. Montaigne.	1592. Montaigne.
Idem.	1593. Amyot.	1593. Amyot.
Idem.	1596. Bodin.	1596. Bodin.
Idem.	1603. Charron.	1603. Charron.
Louis XIII.	1628. Malherbe.	1619. Vanini brûlé vif à Toulouse.
Louis XIV.	1670. Racan.	1626. Bacon. Descartes 1630. Gassendi 1655.

Il est remarquable que la langue française, liée d'abord d'une manière indirecte au mouvement de la philosophie, passe à la fin toute entière dans son domaine. A partir de 1592, les mêmes noms sont à la fois sur la liste des littérateurs et sur celle des philosophes.

(1) Toutes les langues ont été d'abord poétiques, et les monumens qui nous restent sont plus que suffisans pour établir cette vérité. Soit que l'on considère les innombrables idiomes de l'Asie, soit qu'on interroge ceux du Nouveau-Monde, soit même qu'on se borne à ceux de la vieille Europe, on trouve partout la poésie au berceau des peuples naissans : ce sont toujours les poètes qui saisissent les premiers une langue ; Vâlmîki et Vyâsa chez

moins à l'esprit qu'à l'imagination ; et c'est vainement qu'on

---

les Brahmes, Job chez les Hébreux, Homère chez les Grecs, Livius Andronicus chez les Latins, le Dante en Italie, Daniel Pacca dans la Provence ; ce sont toujours eux qui amènent, qui créent un commencement de civilisation, dans lequel se trouve, à peine éclos, le germe des arts, des sciences, de la politique. S'il s'élève alors quelque esprit exact et supérieur, l'œuvre des poètes est fécondée : on ressaisit, on élabore leurs conceptions imparfaites, on coordonne leurs idées avec plus de symétrie et de rigueur ; et peu à peu, les mœurs, les lois, le gouvernement, la société surgit enfin toute entière : ouvrage lent et pénible, commencé par la poésie, perfectionné par la raison. Voilà dans quel sens il faut entendre cet adage :

Nascuntur poetæ, fiunt oratores.

Aussi loin que l'on remonte vers l'origine de la langue chinoise, partout s'offrent aux regards les caractères de l'imitation et de la poésie. L'écriture, bien postérieure à la création de la langue, était d'abord figurative, et la métaphore formait le fond de l'idiome comme celui de l'alphabet. Les invasions des peuples du Nord, l'introduction des dogmes bouddhiques modifièrent dans la suite ce type originel ; et l'écriture chinoise, obéissant à l'impulsion des esprits et au perfectionnement de l'intelligence, est devenue syllabique, comme celle de tous les peuples de la Mongolie.

Entre les limites de l'ancien pays des Parthes et le fleuve qui baigne la vieille Chersonèse d'or, on trouva, il y a un peu plus d'un demi-siècle, une langue singulière, sœur ou mère peut-être de celle d'Homère et de l'Edda, c'était le sanskrit. Là, tout est poésie ; la religion, le dogme, la science, le calcul : on y trouve des traités de géométrie dont les théorèmes commencent ainsi : « Jeune fille aux yeux bleus, dites-nous le rapport de l'angle, etc. ; » enfin, tout y respire l'enthousiasme, le naïf abandon, les grâces de l'enfance. Surprise, arrêtée par l'invasion de dynasties étrangères, la langue brahminique se développa néanmoins, pure et sans mélange, beaucoup plus que l'idiome chinois ; aussi trouve-t-on dans ses monumens quelque chose du travail, de la réflexion, du poli que donne la culture ; mais nulle part elle ne se dégage des couleurs, des caprices de la poésie ; et le lien des

demanderait à ses premières esquisses, quelques-uns de

---

nations savantes et policées, le langage de la science, la prose y est une exception.

Qui ne sait point combien sont gracieuses les productions de la littérature arabe, source inépuisable de charme, de féerie, d'enchantemens ? riante comme l'oasis du désert, capricieuse comme les tentes qui le parcourent, la langue des fils d'Ismaël repoussa toujours la symétrie et la contrainte. Organe des élans du cœur, interprète des sentimens d'une vie aventureuse et sauvage, elle se repaît de mouvemens et d'images ; et jamais elle ne put se prêter à l'expression exacte des besoins de l'esprit, ou aux spéculations subtiles de la science. Aujourd'hui même, pauvre, errant, comme les vieux ménestrels de notre Provence, le molla du Fayoûm va chanter, sous la tente du scheik, ou dans la mosquée fleurie, tantôt les exploits de Rustan Zâl, le héros de la Perse ; tantôt la gloire des Antars ou des Ajubites, qui régnèrent sur les Egyptiens.

La langue des Arabes se divise, comme leur histoire, en trois époques principales, correspondantes à autant de degrés de civilisation. Dans les temps les plus anciens et jusqu'à la naissance du prophète, ils écrivaient sur des os de chameau, et en caractères persépolitains ou hamjares. Bientôt, quand le nom de Mahomet eut retenti de l'Egypte à l'Irak, la poésie, qui avait pris un nouvel essor, porta jusque dans l'alphabet son caractère grandiose et sublime : les caractères kufiques furent mis en usage, et employés aux premiers manuscrits du Coran. Mais la société, qui grandit sous le sceptre des califes, ne put point conserver long-temps, dans les relations plus multipliées qu'elle fit naître, ces grandes lettres quarrées et monumentales ; la nouvelle écriture arabe fut inventée, et se partagea même en diverses branches spéciales, qui conservèrent chacune l'empreinte de la destination qu'on leur donna.

Il est encore un idiome, sur lequel il n'est pas possible de recueillir des documens aussi positifs, mais dont l'histoire serait également intéressante et utile ; c'est celui des Egyptiens. Au premier coup d'œil, jeté sur la triple division de la langue écrite, en signes figuratifs, hiéroglyphes phonétiques et caractères coptes, on est déjà bien tenté d'y reconnaître une triple forme de civilisation et de raison sociale : nous avons trouvé la première aux époques les plus reculées de la Chine, où l'écri-

ces traits qui révèlent la rigoureuse uniformité de la

---

ture était symbolique, à peu près comme le *quippos* des Péruviens; la seconde représente l'état actuel de l'alphabet syllabique des Chinois et des peuples qui habitent le plateau des steppes Mongoles ; la troisième forme, enfin, exprimant un état plus avancé, modifiée aussi par l'introduction de la langue et des caractères de la Grèce, correspond à la civilisation des Brahmes et des Arabes.

Parmi les motifs qui pourraient nous déterminer à saisir et admettre cette idée, il est d'abord à observer qu'il y a eu succession dans les trois formes de la langue égyptienne, et que les monumens les plus reculés portent des débris d'écriture figurative ou phonétique, sans mélange de langue copte. On sait généralement que ce dernier idiome n'est autre chose que celui des Egyptiens, mêlé de quelques mots grecs, écrit même avec l'alphabet grec, excepté sept caractères qui appartiennent à ce que l'on appelle encore langue de Pharaon. La langue copte, absolument monosyllabique, offre dans ses combinaisons grammaticales des analogies matérielles avec le chinois ; mais une observation délicate de M. Champollion prouve néanmoins qu'elle n'est point primitive, puisque la forme de l'adjectif s'y tire de celle du verbe, au lieu de la précéder constamment.

Cette dernière remarque paraîtra peut-être légère à quelques personnes : nous pensons, nous, qu'elle est décisive. Vico a observé judicieusement que dans toute langue, les verbes, surtout les verbes abstraits, sont toujours les derniers trouvés, et qu'ils résument à eux seuls les tours qui complétaient d'abord la phrase. Parmi les quatre langues principales qui se partagent l'Amérique septentrionale, l'algonquin et le huron au nord et à l'est, le sioux à l'ouest, le chicassais au midi, les verbes se modifient toujours suivant la personne, homme ou femme qui parle, comme dans l'hébreu, et le mode abstrait de l'infinitif y est absolument inconnu. Dans l'ancien natchez, qui est un dialecte du chicassais, il y avait autant de verbes que d'objets soumis à l'action exprimée par ces verbes : *manger* du maïs était un autre mot que *manger* du chevreuil ; se *promener* dans une forêt était autre chose que se *promener* sur une colline ; c'est-à-dire que ces peuples n'étaient pas encore assez métaphysiciens pour avoir un verbe abstrait, et considérer une expression sans l'idée de la chose à laquelle on l'applique.

L'algonquin est, comme le dit M. de Châteaubriand, la langue

science, l'exactitude, la symétrie du calcul. Fille du génie

---

polie, le classique du désert ; et cependant elle est soumise au même dénûment d'expressions abstraites ; le huron, langue complète, n'a point de verbes passifs ; et en général l'objet du verbe, quand il n'est pas un nom propre, s'inclut dans le verbe même et ne fait qu'un mot avec lui. Toutes ces langues n'ont que deux genres ; le neutre y est inconnu. Essentiellement concrètes et poétiques, elles prêtent des sens à tout ; des haines, des amours aux plantes, des esprits aux rochers. Un caractère universel et frappant rapproche les idiomes américains de celui de la Grèce : les verbes n'ont point d'auxiliaires ; ils distinguent les modes et les personnes par une caractéristique, un augment et des terminaisons ; enfin, ils ont un nombre *duel* pour les noms comme pour les verbes.

Ce manque d'auxiliaires, qui sont passés en Europe des langues orientales, ce luxe de terminaisons ne doivent pas étonner chez des peuples qui avaient plus de sentimens à peindre que d'idées à exprimer. Si Homère a été véritablement un seul homme, et que son nom ne soit point une qualification générique, s'appliquant à des poètes contemporains, comme M. Raoul-Rochette l'a presque démontré pour Dédale et pour Phidias, il dut saisir les dialectes divers de la Grèce, beaucoup moins peut-être pour répandre une agréable variété dans son ouvrage, que pour exprimer des nuances légères de passions ou de pensées, attachées à une nomenclature encore incertaine. Il est probable que les poètes qui le précédèrent, ceux dont il dit qu'ils chantèrent avant lui les malheurs de Troye ; ce Démodocus, ce Phémius qui célébrèrent la chute d'Ilion et le retour d'Ulysse, devaient avoir dans leur idiome des terminaisons plus nombreuses et plus variées pour répondre à la double exigence de l'enthousiasme et du chant : « Tu racontes tes malheurs comme un chanteur, dit Alcinoüs à Ulysse. » Les premiers poètes grecs furent des improvisateurs, comme les Scandinaves et les Druides; et la langue demeura exclusivement concrète et poétique, même après que Phérécide eut introduit l'usage de la prose : on a observé que le mot signifiant *loi* (νομος) ne se trouve pas dans Homère. Gorgias de Léontium fut le premier qui altéra sa physionomie native ; il en bannit les vers qu'on y mêlait pour la rendre harmonieuse, ainsi que Cicéron nous apprend qu'il le fit lui-même à Rome ; et les disputes, les spéculations des sages lui donnèrent ce haut degré d'élé-

oriental, dont les inspirations vinrent l'animer à travers les

---

gance et de clarté qui la distingua parmi toutes celles de l'Europe.

La variété des désinences disparaît dans la langue latine, qui ne doit point avoir été primitive : il est probable, et l'archéologie montrera sans doute, que l'idiome des Etrusques, dont elle conserve des expressions, dut être la souche d'où elle se détacha. D'ailleurs ses premières productions furent, selon Vico, un poëme sérieux. A défaut de livres pour conserver les lois, on les mettait en vers, pour que la mesure exacte empêchât d'y rien changer. Cicéron rapporte que les enfans chantaient la loi des douze tables *tanquam necessarium carmen ;* et Tite-Live dit, en parlant de la loi qui condamnait à mort le jeune Horace : *Lex erat duri carminis*, pour signifier qu'elle était précise et sévère. Les premiers auteurs de la langue latine furent les poètes sacrés appelés *Saliens*, et les fragmens qui nous restent de leurs compositions ont quelque chose du vers héroïque. La plupart des articles de la loi des douze tables finissent par un vers adonique : c'est ce que Cicéron imita dans ses lois qui finissent ainsi :

Censores fidem legis custodiunto.
Privata ad eos acta referunto.
Nec eo magis lege liberi sunto.

Avant qu'Ennius eût écrit son poëme sur les guerres puniques, Nævius en avait déjà composé un autre sur le même sujet ; et Livius Andronicus, le premier écrivain latin, avait donné la *Romanide*, poëme héroïque sur les annales des Romains. Ce fut seulement du temps de Cicéron que la langue latine devint régulière et fixe ; nous avons déjà dit plus haut qu'il introduisit le *nombre* dans la prose ; mais elle ne devint jamais assez abstraite, comme il s'en plaint, pour se prêter aux subtilités de la philosophie grecque. Sous Tibère même, faute d'avoir un idiome assez exact pour la jurisprudence, on plaidait en grec dans le sénat, quoique l'empereur exigeât souvent que l'orateur prît une circonlocution pour ne point emprunter le mot propre à la langue grecque.

Les langues modernes d'Europe n'offrent aucune de ces particularités : filles des langues anciennes, elles ont commencé où leurs mères avaient fini, et leurs pas vers le perfectionnement ont été heureux et rapides. Les Gaulois, au rapport de César, se servaient de l'alphabet des Grecs sans en connaître la langue ;

peuplades celtiques (1); étroitement unie à l'esprit plus

---

les Scaldes, suivant Junius, dont nous parlerons à la note suivante, employaient les caractères rhuniques. On pense néanmoins généralement qu'ils n'écrivaient rien, ainsi que les Druides; et un grand nombre de savans d'Allemagne croient que les caractères rhuniques ne sont pas antérieurs au christianisme. Peut-être cet alphabet rhunique dont parle Junius, était-il formé des signes inconnus qu'on trouve si fréquemment sur des cippes en Ecosse.

On a pu voir dans ce court aperçu des principales langues d'Asie, d'Amérique et d'Europe, que toujours poétiques à leur naissance, elles sont devenues de plus en plus exactes, à proportion qu'elles ont été parlées par des peuples plus civilisés.

Vico, *Science nouvelle*, l. 2, ch. 3. — De Brosse, *Mécanisme du Langage*, t. 2, p. 425. — Abel Remusat, *Mélanges asiatiq.* t. 1, p. 60. — Bergmann, *Voyage chez les Kalmucks*, p. 91. — Langlois, *Tableau de la Littérat. sanskrite*, p. 6. — De Marlès, *Histoire générale de l'Inde*, t. 3, p. 9; idem, *Hist. de la domination des Arabes en Espagne*, t. 1, p. 38. — Niebur, *Voyage en Arabie*, t. 1, p. 141, 152. — Champollion jeune, *l'Egypte sous les Pharaons*, t. 1, p. 47, 86. — Châteaubriand, *Voyage en Amérique*, p. 203. — Charles Levesque, *de la Poésie chez les Grecs*, t. 4, p. 453, 405. — Homère, *Odyssée*, liv. 11, v. 367. — Raoul-Rochette, *Cours d'Archéologie*, p. 184, 342. — Cicéron, *de Legibus*, l. 1 et 2; *de natura Deorum*, l. 1. — Valère Maxime, l. 2, ch. 2. — Dion. l. 47. — *Cæsaris Commentaria*, l. 1 et 2.

(1) La langue française tient aux langues de l'Orient par les idiomes du Nord, compris sous la dénomination générale de Celtiques. François Junius, savant philologue hollandais du 17.e siècle, qui avait fait une étude particulière de ces idiomes, avait découvert leur filiation : la langue gothique était la souche commune : du saxon et du gothique était sortie la portion de la langue française qui n'appartient pas au latin, au grec et même à l'hébreu; car ce dernier idiome a contribué pour plus qu'on ne pense à la formation du nôtre. Dans les ordonnances de Chilpéric sur la langue, dont parlent Aimoin et Grégoire de Tours, ce prince fit ajouter à l'alphabet quatre lettres grecques; c'étaient l'O, le Ψ, le Z et le N. Fauchet et Pithou, sur la foi d'un manuscrit qui avait alors plus de 500 ans, disent qu'on ajouta les trois lettres hébraïques : ה, ט et ו. Les

mûr et plus sage de la vieille Europe, elle s'élança des tentes du champ de Mai, poussée par une double civili-

---

nations celtiques qui envahirent l'Occident au commencement du moyen âge, étaient toutes d'origine orientale ; elles venaient du Thibet et de la Boukharie. D'après un grand et intéressant ouvrage d'un géographe chinois, dont M. Abel Remusat prépare la traduction, et dont il a donné des fragmens dans ses Mélanges asiatiques, les Massagètes habitaient la partie occidentale du Thibet, au nord de l'Oxus ; et les Gètes, appartenant à la même race, demeuraient au nord de la Grande-Muraille. L'archéologie moderne a découvert un nouveau titre de parenté entre la langue française et les langues orientales : on a trouvé au Jutland, à l'île Bornholm et à quelques autres endroits aux environs de la mer Baltique, de nombreuses pièces de monnaie portant des inscriptions kufiques. Or, comme on a pu le voir à la note précédente, les caractères kufiques appartiennent a la seconde époque de la civilisation arabe ; ils furent en usage depuis Mahomet jusqu'à l'année 540 de l'hégire, 1145 de l'ère chrétienne. Il est donc évident qu'une peuplade orientale appartenant à cette période, parlant arabe et se servant de caractères kufiques, est venue en Europe par le Nord, et a pénétré au moins jusqu'en Suède.

Il n'est pas possible encore de méconnaître l'influence orientale dans l'introduction de ce genre original d'architecture du moyen âge, qu'on a improprement appelé *gothique*. Comme dans les monumens de l'ancienne Egypte et des Sabéens, le symbole y joue le principal rôle : l'idéal de l'église, la Jérusalem céleste se trouve sans cesse reproduite dans ces créations de l'architecture chrétienne ; l'arc en pointe, qui en fait le caractère propre, les flèches aiguës et découpées à jour, la croix figurée par le vaisseau de l'église et la base mystique sur laquelle il repose ; toutes ces idées nouvelles qui envahirent la France avec les migrations du Nord, nous vinrent des bords de l'Oxus et du Gange ; et l'art régénéré, comme toutes les conceptions humaines, se prêta aux méditations sublimes du christianisme, pour réaliser par des formes profondément symboliques l'histoire toute entière de la religion.

Une autre preuve, plus forte peut-être que toutes celles-là, c'est la présence de la rime, que beaucoup de gens ont qualifiée gratuitement d'invention barbare : elle ne nous est venue

sation, par la Grèce et l'Asie; entraînant avec elle quelques faibles débris de Rome et d'Athènes, enlaçant le souvenir des mœurs druidiques à la morale pure, immortelle du monde régénéré. A peine la main de Charlemagne, amie de la gloire et des lettres, put-elle protéger son berceau; mais comme pour consoler la France, quand elle perdait pour jamais l'empire d'Occident conquis par ses armes, elle se montra, au milieu du 9.e siècle, faible, timide, encore enveloppée des dépouilles de l'Italie, sans modèle, sans type original (1). A cette époque, il y avait en

---

ni des Latins, ni des Grecs : ils n'ont dans leurs langues aucun mot qui lui corresponde. Celui de *vers* n'a été introduit dans la nôtre que depuis le 15.e siècle ; jusqu'alors le mot *rime* était opposé à celui de *prose*, et désignait spécialement une composition poétique. La rime, qu'ont voulu proscrire Pluche et Buffon, nous vient des langues orientales : les vers chinois sont rimés et composés, comme les nôtres, d'un nombre déterminé de syllabes. La poésie sanskrite, sans contredit la plus riche de l'Univers, a également la rime pour base, ainsi que la poésie arabe ; et M. Champollion a transcrit dans son ouvrage sur l'Egypte ancienne, une Ode copte en vers rimés. Il n'est pas permis chez aucun de ces peuples de se soustraire au joug de la rime ; et depuis deux siècles environ, les Chinois se sont imposé en outre l'embarras de la mesure, comme dans la poésie des langues anciennes d'Europe.

Voy. Grœvius, *de vitâ Junii*. — Aimoin, l. 3. — Grégoire de Tours, l. 5. — Abel Remusat, *Mélanges asiat.*, t. 1, p. 220, 240, 262. — Niébur, *Voyage en Arabie*, t. 1, p. 139. — Langlois, *Tableau de la Littérature sanskrite*. — De Marlès, *Histoire de la Domination des Arabes en Espagne*, t. 1, p. 38. — Champollion, *Egypte sous les Pharaons*, t. 2, p. 374. — Sulpice Boisserée, *Descrip. de la cathédrale de Cologne*.

(1) Le plus ancien monument de la langue française est une traduction en prose des Epîtres de saint Grégoire le Grand, du 9.e siècle : on en trouve des fragmens très-intelligibles dans le Dictionnaire de la langue romane de Rochefort, p. 219. On y trouve aussi un fragment d'une lettre de Fulbert, évêque de Chartres, au roi Robert, sous la date de 1020, p. 401.

France comme une double nation : le Nord, toujours fier, toujours indomptable, avait à peine adouci la rudesse de sa vieille indépendance; le Midi, toujours lié à cette terre de Saturne, sans cesse foulé par les colons de l'industrieuse Phénicie, se revêtait au-dehors de formes plus aimables, d'un coloris plus séduisant; et c'est de l'étroite alliance de leurs idiomes que s'agrandissait chaque jour celui qui devait exprimer les remords de Phèdre, et soutenir l'âme de Bossuet. Il sembla que la sauvage énergie du système féodal eût retrempé les esprits et donné des ailes à la pensée : tout à coup, et au moment où l'humanité réclamait ses droits imprescriptibles, la langue française, la politique et la philosophie, trouvèrent d'éloquens organes : Louis-le-Gros affranchit les communes, notre premier poëme vit le jour (1), et Guillaume de Champeaux commença la scholastique (2).

Dès-lors ce premier élan alluma des gloires rivales; la chevalerie et la littérature unirent leurs écussons : Blondel honora l'une et l'autre sous les donjons de l'Autriche; Saint Bernard associa notre langue aux triomphes de la chaire; et au milieu des disputes savantes, des thèses vigoureuses d'Abailard, il parut un interprète nouveau du caractère de la nation française : plein de sel, d'esprit, de gaîté, Gasse créa notre chanson avec ses refrains légers et mordans, et compléta, par un dernier coup de pinceau, l'esquisse des mœurs nationales.

Alors se trouvèrent réunis tous les élémens d'une so-

---

(1) Poëme de Marbode sur les pierres précieuses ; monument le plus ancien de notre poésie, s'il n'était des vers que M. de Barbazan croit appartenir au 10.e ou 11.e siècle, et qu'on trouve dans Rochefort, *loco citato*, p. 203.

(2) On a été long-temps incertain sur l'époque précise du commencement de la scholastique : Tiédémann pense que c'est à Guillaume de Champeaux, et son opinion est généralement adoptée.

ciété nouvelle et originale ; on eut des philosophes, des poètes, des prosateurs, des chansonniers. Le mouvement général de la politique échauffa ce levain déjà prêt : la monarchie brisa ses langes ; et sa gloire fut le signal de toutes les gloires. Jamais encore, ni les théocraties asiatiques, ni les républiques européennes n'avaient commencé une ère aussi solennelle : la couronne de France s'enrichissait au dedans de ses désastres d'outre-mer ; on doublait ses domaines à Bovines ; le sceptre des comtes toulousains s'unissait à celui de nos princes ; il n'y avait plus de Loire, plus de Midi, plus de Nord ; les langues se confondaient ainsi que les peuples et les usages ; et de cette fusion de rivalités et de principes sortait, comme d'un creuset, une autre France, riche de tous les souvenirs de sa mère ; forte comme celle de Charlemagne, juste comme celle de Louis-le-Gros, glorieuse comme celle de Philippe-Auguste : saint Louis grandissait pour donner des lois, illustrer son pays, conquérir et défendre sa couronne.

On peut dire que cette époque du moyen âge se dessine sous les traits les plus enchanteurs dans le souvenir des vieilles chroniques : les traditions arabes franchirent les Pyrénées pour habiter notre sol ; le nom d'Averroës frappa notre université naissante ; et, servie plus que jamais, par le concours inattendu des sciences, de la paix et des mœurs, la langue française s'éleva au-dessus de tous les autres idiomes : Hugues de Bercy la façonna heureusement à une expression souple et caustique (1) ;

(1) Hugues de Bercy écrivit une satire contre les gens d'église, les rois et les physiciens du temps. On y trouve une description fort exacte de la boussole ; ce qui ferait croire que cet instrument est plus ancien en Europe qu'on ne pense. La satire est intitulée *Bible de Guyot*, qu'il ne faut pas confondre avec une autre portant le même titre, d'un certain Guyot de Provins.

plus naïf, presque aussi attachant que les poètes-historiens de la Grèce, Ville-Hardouin régularisa les récits épars de nos faits militaires (1); Thibaut chanta sa châtelaine et l'amour, comme auraient pu le faire Anacréon et Tibulle; Marie de France devina les formes simples de l'apologue (2); la rose donna son nom à une œuvre chevaleresque et poétique; et comme pour dernier trait à ce tableau d'une civilisation naissante, il parut tout à coup une épopée historique (3). Dès-lors la France n'eut plus rien à envier aux peuples antiques : l'âge héroïque était venu pour la nation, il avait produit ses Linus, ses Orphées; de nouvelles, de brillantes allégories embellirent l'enfance guerrière des Francs; et par un dernier hommage offert aux traditions de la Grèce, le poète français avait associé à l'héroïsme de Troie, l'histoire des Rois chevelus, leurs cours, leurs défis, leurs triomphes.

Voilà ce que fit pour la langue ce 13.e siècle, époque glorieuse de régénération; il la créa presque; il étendit ses étroites limites; il l'appliqua à toutes les pensées, à tous les sentimens de l'homme; il répandit sur ses aima-

---

(1) Il écrivit l'histoire de la prise de Constantinople; voici le commencement de son ouvrage, qui donne en même temps la date de l'époque où il fut commencé : « Sachiés que 1198 ans » après l'incarnation notre segnor J. C. al tens Innocent III, » Apostoille de Rome et Filippe (Auguste ou second) roi de » France, et Richart, roi d'Angleterre, ot un sainct home en » France, qui ot nom Folques de Nuilli. Cil Nuilli siest entre » Lagny sor Marne et Paris : et il ere prestre et tenoit la par » roiche de la ville : et cil Folques dont je vous di comença » à parler de Dieu par France et par les autres terres entor, et » notre sire fist maint miracles por luy. »

(2) Le Recueil de Marie de France est intitulé : *Isopet*, ou petit Esope.

(3) Mouskes (en latin *Meusius*), évêque de Tournai, se vante d'avoir écrit le premier *en rimes* l'Histoire de la Lignée des rois de France depuis la prise de Troie jusqu'à lui.

bles esquisses un léger abandon, un charme de détails, un désordre piquant, dignes quelquefois des plus belles époques littéraires. Il fit plus encore ; il suscita, pour enrichir l'esprit humain, de vastes, de puissantes intelligences. Un Albert le Grand recueillit les précieux débris des sciences naturelles ; un Thomas d'Aquin, un Bonaventure, versés profondément dans les secrets de la plus subtile dialectique, firent naître le besoin de revêtir d'expressions claires et précises des pensées dont leur sagacité découvrait les nuances, et qu'elle apprenait à distinguer : ce fut là peut-être le plus grand bienfait qu'ait reçu notre langue : elle devint, à l'école des philosophes, plus régulière et plus simple ; leurs disputes, leurs recherches la rendirent plus souple et plus délicate, comme l'avaient fait jadis pour la langue grecque les controverses des sages, les théories transcendantes des Éléates, les doctrines empiriques des Épicuriens (1). Aussi, dès que s'annonça

(1) On est frappé d'abord, en parcourant notre Histoire littéraire, de trouver le 13.e siècle bien au-dessus des suivans. On lit dans le recueil des poésies de Thibaut, des pages qui valent tout Ovide. Voici des vers de 1226, qu'on croirait de Parny ou de Voltaire :

Chacun pleure sa terre et son pays
Quand il se part de ses joyeux amis ;
Mais il n'est nul congé, quoiqu'on en die,
Si douloureux que d'ami et d'amie.

En voici de Ronsard, en 1580 :

Ah ! que je suis marri que la muse françoise
Ne peut dire ces mots ainsi que la grégeoise ;
Ocymore, dispotme, oligochronien ;
Certes je le dirais du sang valésien.

Cette espèce de contradiction vient de ce que, sous le règne de saint Louis, qui fut très-long, les esprits se reposèrent du long mouvement des croisades, se replièrent sur eux-mêmes, et eurent le temps de polir la langue et les mœurs. A partir du 14.e siècle, une impulsion fut donnée à la société : elle ne fut arrêtée que par Louis XIV, dont le règne fit de la langue ce qu'en avait fait celui de saint Louis.

le 14.e siècle, Joinville qui avait traversé les grandes époques du précédent, résuma-t-il sous sa plume élégante tout ce qu'il avait de noble et de gracieux : il ne fut ni aussi vif, ni aussi pittoresque; mais sa pensée se détachait mieux, se développait avec plus d'aisance et de clarté. A côté de lui surgit avec plus de gloire ce Jéhan de Méhun, ce Clopinel, prodige d'érudition, modèle de régularité; que l'admiration des siècles suivans salua du nom de père de l'éloquence; qu'on appela tour à tour notre Dante, notre Ennius, notre Homère (1) : il était avec Joinville, comme une transition de la poésie du 13.e siècle, à la marche plus positive du 14.e : tous deux ils fermèrent le cortége de ces écrivains pleins d'enjouement, de finesse, de grâce; il n'y eut plus dès-lors, ni Marie de France, ni Thibaut, ni Blondel : la philosophie, les sciences exactes s'élevaient peu à peu, et la langue française, entraînée par elles, se dépouillait chaque jour de ses formes poétiques.

Avec le 14.e siècle commença un mouvement rapide, qui enleva de son assiette la littérature française : la dernière moitié du 13.e avait été pour elle une ovation brillante et perpétuelle; mais, comme les beaux momens des langues antiques, son triomphe ne fut pas long. Les croisades n'avaient exercé jusqu'alors qu'une heureuse, qu'une douce influence; les souvenirs d'Orient, les élans d'une piété chaleureuse avaient survécu aux campagnes d'outre-mer; mais leurs conséquences politiques se présentèrent bientôt; elles ne parlèrent plus dès-lors à l'imagination des poètes; un levain secret d'inquiétude tourmenta sourdement la société; la philosophie éprouva les

---

(1) Marot l'appelle notre Ennius; Pasquier le plaçait au même rang que le Dante; et Lenglet-Dufresnoy le regarda comme notre Homère. Il ajouta dix-huit mille vers au Roman de la Rose.

mêmes atteintes : la vieille scholastique fut attaquée dans ses poudreux monumens ; et comme si les exemples du passé étaient devenus stériles, la langue française perdit tout à coup sa grâce naïve : on eût dit, qu'abandonnant les doux loisirs des poètes, elle s'attachait aux destinées des sciences ; qu'elle s'essayait avec Raymond-Lulle et dogmatisait avec Roger Bacon. Son audace fut agrandie par les succès divers de ses applications nouvelles ; elle revendiqua la chaire éloquente de saint Bernard ; et mêlant des regrets humains aux consolations de l'Evangile, la première oraison funèbre retentit sur l'armure gothique de ce Bertrand, dont l'épée passa, de siècle en siècle, à la main des connétables.

Le signe des réformes était déjà donné ; les troubles des siècles suivans les précipitèrent. A peine si dans les rares momens d'une paix stérile pour les lettres, il parut, à intervalles, quelques talens capables de les ranimer : Jéhan d'Arras, Alain Chartier, n'offrirent rien de pareil au siècle poétique de Ville-Hardouin et de Thibaut ; les joyeuses traditions des chroniques furent méprisées ; les esprits plus positifs ou moins judicieux, ne trouvèrent aucun charme aux simples légendes de leurs pères ; il se trouva, pour nourrir ce dédain, un Jéhan Molinet, qui traduisit en prose le roman de Guillaume de Lorris (1) ; et, durant ce 15.e siècle, si animé par la politique et la philosophie, à côté de Jeanne d'Arc et de Dunois, de Pic et des Médicis, la langue française, oubliée, sembla remonter à sa sauvage origine ; elle aurait été peut-être aussi barbare qu'au 10.e, si elle n'avait trouvé un abri

---

(1) Il fit ainsi la préface de son livre :

Cy est le roman de la Rose,
Moralisé clair et net ;
Translaté de rime en prose
Par votre humble Molinet.

dans les ouvrages de Villon, que le goût put adopter, mais que la pudeur désavoue.

Deux événemens extraordinaires, uniques dans l'histoire, remplirent la fin de ce 15 e siècle, rempli lui-même de guerres et de malheurs. Guttemberg et Christophe Colomb trouvèrent un monde et l'imprimerie; et jamais, comme les langues modernes, les anciennes n'avaient éprouvé dans leur marche une si forte commotion. Les richesses coulèrent à grands flots dans cette Europe vieille et pauvre; tous les monumens de Rome et d'Athènes sortirent de la poudre des monastères; les esprits fortement préoccupés des merveilles qu'ils voyaient éclore, se détachèrent de plus en plus des formes originales dont les avait empreints le moyen âge; Comines et Crestin parurent, l'un avec une histoire, l'autre avec une épopée (1); et ce furent les dernières protestations de la langue des Joinville, des Thibaut et des Blondel; alors prit sa course audacieuse le 16.e siècle, accompagné des Zwingli, des Rabelais et des Ronsard. Les croyances, la philosophie et les lettres furent à la fois attaquées avec un acharnement sans exemple, un cynisme déhonté : on sapa avec ardeur les bases de cet édifice antique, élevé par la sagesse des siècles précédens; mais dans cette aveugle proscription du goût plus épuré, de la poésie plus gracieuse du 13.e siècle, en vain Marot couvrit-il sa palette des couleurs profanées par ses contemporains (2); il s'é-

(1) Il fit, comme Mouskes, une histoire en vers des rois de France, et commença à la guerre de Troie.

(2) On est dans l'erreur, quand on attribue généralement à Marot l'honneur d'avoir régularisé tout à fait notre poésie : il est bien vrai qu'il a introduit plus de rigueur dans la facture du vers français, qu'il a évité l'hiatus avec un peu plus de soin que ses devanciers, qu'il a souvent adopté l'usage des rimes croisées; mais il n'y a rien de bien constant dans les règles qu'il s'impose. Les bons poètes du 13.e siècle, Thibaut,

leva de toutes parts d'inhabiles interprètes des littératures antiques; des Ronsard, des Jodelle; cette pléiade ridicule, qu'une vaniteuse imitation avait formée sur le modèle des associations savantes de la Grèce (1). Alors on vit ce que l'on pouvait, sans philosophes, pour opérer une grande réforme littéraire : on s'imagina que toute langue était bonne à tout peuple; on méconnut cette étroite alliance des idiomes et des nations, cette conformité de génie et de caractère qui les unit, les approprie les uns aux autres; on voulut que le langage des Français exprimât les impressions des âges d'Hésiode et d'Orphée, de Virgile et de Cicéron; et jamais encore révolution si étrange n'avait affligé les lettres : on couvrit d'un oubli dédaigneux les inspirations nationales des ménestrels-châtelains, les récits de Bovines et de Taillebourg, les lauriers sanglans de la Massoure; ce fut un mélange confus de traditions grecques, romaines, germaniques; un langage bizarre, où une période d'Homère heurtait contre un mot tudesque; un tour élégant d'Isocrate contre un lazzi gaulois. On aurait dit que la longue nuit des premiers siècles du moyen âge avait couvert deux fois le monde, ou qu'un nouvel Omar nous avait apporté tant de confusion, d'obscurité, de barbarie.

Heureusement pour la France, des hommes, autre-

Marie de France, sont aussi réguliers et plus *élégans* que Marot; et s'il était possible de croire que les poésies pleines de sensibilité et de grâce que M. Vanderbourg a publiées en 1802, sous le nom de *Clotilde Vallon Chalys de Surville*, appartiennent réellement au 15.e siècle, tout ce qui a précédé Racine et Voltaire serait effacé par ces délicieuses productions. La poésie française n'a été véritablement régulière que depuis Malherbe; encore trouve-t-on des hiatus et des vers sans distinction de rimes masculines ou féminines dans Lafontaine et dans Molière.

(1) Elle se composait de Dorat, Ronsard, Baïf, Jodelle, Rémi Belleau, du Bellay, et Pontus de Thiard.

ment philosophes que Ronsard, s'élevèrent tout à coup dans son sein, et comprirent mieux le rapport des langues anciennes et de la nôtre; ils laissèrent ces mots effrayans, dont le pédantisme se plaisait à frapper les oreilles; ils travaillèrent avec ardeur à reconstruire le glorieux édifice élevé par les pélerins du treizième; et luttant avec effort contre la langue latine, que la royauté venait de proscrire (1), ils plièrent la nôtre aux nombreuses applications de la philosophie et des sciences. Par l'effet d'une loi immuable, contre laquelle la volonté de l'homme ne peut rien, l'idiome français se disposa peu à peu sur l'échelle de l'idiome grec : sans doute qu'il y avait harmonie entre l'antique civilisation de la Grèce et celle de la France; il existait quelque secrète correspondance entre les esprits d'Athènes et ceux de Paris. A vingt siècles d'intervalle, malgré la langue latine, qui avait long-temps régné sans rivale, qui régnait encore par des souvenirs, les âges de Périclès et d'Henri IV se rapprochèrent, s'unirent étroitement; leurs écrivains parurent sentir et penser de la même manière, et ils exprimèrent leurs pensées, leurs sentimens comme sous le joug d'une vive sympathie. L'ordre des idées, le caractère des tournures, la régularité des constructions, furent les mêmes de part et d'autre (2); seulement Rabelais

(1) Une ordonnance de François I.er défendit l'usage du latin dans les actes publics.

(2) Tout le monde a senti la frappante analogie de la marche logique de notre langue et de celle de la langue grecque : elles procèdent toutes les deux, mais la nôtre sur-tout, d'une manière simple et rigoureuse. Les Grecs comprirent eux-mêmes cet avantage précieux de leur idiome, et Démétrius de Phalère louait Thucidide d'avoir commencé son histoire par une phrase de construction toute française. De toutes les langues à tours et à inversions, le grec est celle qui en a le moins, parmi les langues anciennes, et qui se rapproche davantage en cela du français qui n'en a presque point : du manque d'inversion naît

répandit à pleines mains le sarcasme et l'ironie; Amyot rappela la vieille aménité française; Montaigne fit revivre le ton sceptique et frondeur; Charron promena sur les surfaces encore inégales le pesant niveau de la raison. Tous ces écrivains fortifièrent de leurs ouvrages immortels le système nouveau de l'idiome (1); on introduisit l'usage rigoureux de l'article, qui apporta plus d'exactitude et de clarté; Malherbe ressuscita, régularisa notre poésie; des philologues, des érudits, s'emparèrent de la langue; ils bannirent de son sein tout ce qui était empreint des folies de la pléiade; sous l'influence des géomètres et des philosophes, ils rendirent sa marche plus franche, plus positive (2); des académies l'adoptèrent, des diction-

---

la clarté : ce qui n'est pas clair n'est pas français, dit Rivarol; ce qui n'est pas clair, est encore anglais, italien, grec ou latin.

(1) Les esprits commençaient tellement à se détacher de la vieille langue, au commencement du 17.e siècle, qu'on refit en nouveau style les ouvrages des vieux auteurs. Amyot, Comines et Joinville furent ainsi refaits.

(2) Les hommes instruits de tous les temps ont signalé cette marche insensible des langues. Horace en parle comme un poète; Cicéron l'explique en philosophe, et Rivarol la résume en homme d'esprit : Les langues, dit-il, sont les médailles de l'histoire. Jamais vérité ne fut mieux établie que celle-là, par la modification qui s'introduisit dans le langage, à la fin du 16.e siècle : une foule de mots furent créés, pour exprimer des idées nouvelles, et chacun d'eux porte l'empreinte du progrès moral de la nation. Peu de temps auparavant, Ronsard, juge suprême en littérature, avait introduit le mot *ode*, qui nous manquait; Baïf ceux d'*épigramme* et d'*élégie*; le Cavalier Marin ceux d'*idylle* et de *madrigal*; et du Bellay, se trompant sur le caractère de son époque, essaya de rendre à l'idiome la couleur poétique dont il se dépouillait peu à peu : il voulut faire passer des expressions latines, comme *pied sonnant*, pour signifier *coursier* (sonipes); mais il échoua dans son entreprise, parce que les esprits n'étaient plus en harmonie avec des signes d'un autre temps.

naires l'établirent ; et, pour couronner tant de nobles travaux qu'elle avait fait naître et soutenir, à force de patience et de génie, les Provinciales parurent.

Plus heureux, ou plus habiles, d'autres écrivains enrichirent la langue d'expressions métaphysiques réclamées par le besoin des esprits : Vaugelas créa *pudeur ;* Segrais, *impardonnable ;* Sarrasin, *burlesque* et *rapprochement ;* Malherbe, *insidieux ;* le cardinal Mazarin, *disculper ;* Ménage, *prosateur ;* le cardinal Richelieu, *généralissime*, titre qu'il se donna lui-même lorsqu'il alla commander l'armée française en Italie ; Corneille, *offenseur ;* Bouhours, *égards ;* Rapin, *analyse ;* Balzac, *féliciter* et *urbanité*, expression qui marque à elle seule le point où était arrivée la civilisation, et qui résume, ainsi que Pélisson l'observa, les trois idées de civilité, de politesse et de galanterie. Plus tard, enfin, les écrivains de Port-Royal simplifièrent encore la langue, et introduisirent les termes abstraits de *prosternement*, *enivrement*, *élèvement*, *abrégement*, etc.

Les langues étrangères nous fourniraient d'autres exemples en faveur de l'opinion que nous avons établie, et nous ne citerons que la latine, où se trouvent des rapports frappans d'identité.

Ce ne fut qu'aux plus beaux jours de la civilisation romaine, sous Jules César et Octave, que la plupart des expressions abstraites furent introduites dans la langue : *indolentia*, *declamatio*, *novissimè*, *urbanus* sont du temps de Cicéron ; *urbanitas* lui est postérieur ; il a créé lui-même une foule de termes philosophiques et d'autres à signification intellectuelle, comme *incomprehensibilis*, *beatitas*, *beatitudo*, *mulierositas*, *proscripturire*, *veriloquium*, *essentia*. Les mots *possibilis*, *impossibilis* sont du temps de Quintilien ; Cicéron disait, *id quod fieri non potest ;* et les jurisconsultes, obligés de recourir aux Grecs, dont la civilisation était plus avancée, et de leur emprunter le mot propre, accouplaient deux mots étrangers l'un à l'autre, et disaient : ἀδύνατος conditio.

Vid. Cicer. *de Finib. ;* Horat. *ad Pison. ;* Rivarol, *disc. sur l'universalité de la langue française ;* Bouhours, *doutes ;* Ménage, *Obs. sur la langue française*, *ch.* 54, *et passim.* Julianum et Labeonem *de condition. Institut.*, leg. 20, *de legat. primo ;* leg. 104.

Ainsi, comme un voyageur infatigable, la langue française a traversé rapidement les époques les plus glorieuses de notre histoire : partie des forêts de la Germanie, et couronnée du gui des Druides, elle tendit la main à l'idiome chancelant de Rome, l'enveloppa, comme elle, de l'hermine blanche des Francs, et le présenta aux champs de mai, orné des abeilles d'or de Charlemagne. Les deux pélerins s'acheminèrent ensuite à travers la France féodale; ils visitèrent le manoir des châtelains; ils s'assirent au foyer de la grand'salle, y devisèrent de tournois et d'amour, y embellirent le servage du varlet et les souvenirs de la croisade: ni les soupirs de Thibaut, ni les récits de Joinville ne purent arrêter leur course aventureuse; ils se dépouillèrent de leurs habits du moyen âge; les semèrent pièce à pièce le long de leur chemin, comme pour marquer leurs traces, et s'élancèrent pleins de vigueur à la conquête de l'avenir. Duguesclin les entendit sur sa tombe; Alain Chartier sous les lambris de Charles VII; mais leur voix, moins douce et plus fière, avait désappris les chansons de Blondel et les fabliaux de Marie de France. La cour de François I.er recueillit les voyageurs illustres ; les fêtes d'Anne de Bretagne les associèrent à leurs plaisirs; mais à vingt siècles de son agreste origine, l'un d'eux succomba lentement, frappé d'exil sur une terre inhospitalière; et tout à coup, au dernier soupir de l'idiome de Virgile, surgit, environné de mille souvenirs d'enthousiasme et de gloire, celui de Sophocle et de Platon. Surpris, charmé, au milieu de la France, le voyageur nouveau se crut toujours sous le ciel riant de la Grèce; il confia au fils plus grossier des Germains les traditions d'Hésiode et d'Homère; il lui ouvrit son Olympe, il lui nomma tous ses Dieux; et, oubliant peu à peu les mystères de ses gracieuses théogonies, il devint austère comme Xénocrate, cynique comme Diogène; il descendit, vigoureux et mâle, dans l'arène de la

philosophie ; et renouvelant dans la moderne Athènes les prestiges de celle qui n'est plus, il consacra toutes les gloires de la France, adopta Racine et Pascal, Lafontaine et Molière, et plaça la couronne de Démosthènes sur la tête de Bossuet.

De Charlemagne à Louis XIV, la langue française n'a pas cessé de varier de siècle en siècle. Nous avons vu le français de Joinville, celui de Ronsard, celui de Pascal; comme on vit à Rome le latin des douze tables, celui d'Ennius, celui de Virgile; nous établirons maintenant les principes de la loi en vertu de laquelle une langue se divise ainsi en autant d'idiomes particuliers qu'il y a d'époques remarquables dans son histoire. Nous montrerons que cette même loi, que rien ne saurait suspendre, a modifié la langue du 17.e siècle, modifie la nôtre chaque jour ; qu'il n'est pas possible que le style d'aujourd'hui devienne le style d'autrefois; et que les écrivains qui voudraient faire rétrogader la langue, trouveraient dans leurs efforts plus d'inconvéniens que d'avantages.

DEUXIÈME PARTIE.

Les langues sont un instrument de l'esprit, appliqué à la connaissance des choses et à l'expression de leurs rapports. Or, les objets se trouvent nécessairement envisagés sous un double point de vue : on détermine ou leur relation avec l'homme, ou celle qu'ils peuvent avoir entr'eux. Les langues, dans leur rôle purement passif, se pliant avec docilité aux besoins de la raison humaine, subissent en même temps cette division, et se partagent chacune en deux idiomes particuliers : l'un s'applique aux objets, considérés par rapport à l'homme ; l'autre à ces mêmes objets, comparés entr'eux. Le premier est l'idiome du cœur, de ses affections, de ses sentimens, et se nourrit d'images, de couleurs, d'hyperbole, comme la poésie; le

second, est la langue de l'intelligence, la langue philosophique, simple, claire, positive, sans ornemens, comme l'algèbre (1). Ainsi, une loi constante et univer-

---

(1) L'anglais Hume a commis, selon nous, une grande erreur à ce sujet, dans son ouvrage sur la règle du goût, où se trouvent d'ailleurs des aperçus ingénieux, même des vues assez profondes.

Il veut chercher, dit-il, une règle au moyen de laquelle il puisse concilier les divers sentimens des hommes relatifs à un même objet, ou du moins décider, entre ces sentimens, lequel il faut admettre, lequel il faut rejeter. Or, en s'arrêtant à la sensation que produit un objet extérieur, il peut y avoir autant d'avis que de personnes affectées ; et comme il n'y a pas de raison pour préférer tel mode de sensation à tel autre, Hume trouve qu'avec la sensation il n'y aurait pas une règle du goût, qu'il se propose d'établir, et il conclut qu'on doit toujours considérer les objets en eux-mêmes, parce qu'on en a ainsi une idée propre et unique, au lieu de les considérer par rapport à nous, parce qu'alors on n'en aurait qu'une idée relative.

Mais nous voudrions bien savoir si l'on s'avisa jamais de dire qu'un géomètre est un homme de goût, parce qu'il aura trouvé que les trois angles d'un triangle valent ensemble deux angles droits ? Eh non sans doute ; il n'y a pas de goût à une telle découverte ; on y est forcé. On dira pourtant que Racine est un homme de goût, parce qu'il a fait sa tragédie de Phèdre ; et on le dira, parce que chacun sent qu'entre plusieurs manières de la faire, Racine a choisi la meilleure, et que sa pièce aurait pu être fort mauvaise, s'il n'avait eu par exemple que le génie de Pradon.

D'où vient donc cette différence entre le géomètre et Racine ? Ils font tous deux très-bien, mais l'un a du goût et l'autre n'en a pas : c'est que les arts, qui sont tout d'imitation, ne peuvent jamais avoir que des beautés relatives aux objets, aux scènes qu'ils représentent, et qu'une statue ne sera point belle, par cela seul qu'on aura employé le marbre le plus précieux, ou qu'elle exprimera parfaitement l'habitude des muscles et la disposition des membres ; mais parce qu'elle réveillera toutes les idées qu'aurait fait naître le personnage même qui a été sculpté ; il n'y a donc là rien d'absolu ; tout, au contraire, y est relatif. Le beau n'est

selle préside sans interruption au mouvement progressif des langues ; formées d'un double principe, elles vont, agrandissant l'un aux dépens de l'autre, ou les balançant

---

point, comme le pense Hume, dans l'âme qui contemple et saisit bien un objet, il est dans la relation qui s'établit de cet objet à elle.

Si nous supposons tous les géomètres du monde étudiant les propriétés d'un triangle, relativement à la valeur de ses angles, ils arriveront tous au même résultat ; dans un raisonnement bien fait, toute conséquence est nécessaire : si nous supposons au contraire toutes les femmes dans la même situation que Phèdre, à coup sûr elles ne penseront pas, ne parleront pas, n'agiront pas toujours de la même manière ; chacune d'elles sera pourtant dans la nature, et aucune n'aura tort de sentir à sa façon, parce qu'on n'est pas maître des impressions que les objets font sur nous. Mais un poète dramatique, qui se propose de plaire à tels ou tels, aurait grand tort de ne point choisir, parmi les traits de caractère, ceux que sont présumés trouver préférables les spectateurs qui doivent le juger ; il ne manquera pas, au contraire, de bien considérer les impressions que la même circonstance produit sur divers individus, et il choisira parmi ces impressions, celles qui seront les plus générales, parce qu'elles représenteront la manière de sentir du plus grand nombre. S'il a bien réussi à donner aux personnages les traits les plus généraux, le parterre ne manquera pas de s'écrier : Que cela est beau ! ce qui signifie, que cela est bien imité ! j'aurais absolument agi de même.

Les arts sont l'homme lui-même, en ce sens qu'ils l'imitent, le reproduisent ; les sciences sont hors de l'homme, en ce que leurs règles et leurs principes sont indépendans de nous et de nos sociétés. Un artiste, un poète, un homme de goût, sentent, parlent, ou du moins paraissent sentir et parler comme le plus grand nombre. Un savant n'est obligé de sentir, de parler comme personne ; il n'est même pas maître de sa conviction : il voit les rapports des objets et les énonce ; son langage est l'expression de la nécessité.

Nous avons donc eu raison de dire que dans les sciences on considère les objets en eux-mêmes ; et qu'en poésie on les considère par rapport à soi.

avec des poids égaux. D'abord, organes grossiers d'esprits indigens, d'intelligences paresseuses, elles expriment, dans les objets, ce qui frappe, ce qui étonne : les formes bizarres, les nuances tranchées s'y reproduisent avec leur désordre et leur exagération ; l'enthousiasme aveugle, l'ignorance chaleureuse saisissent à la fois ces images incohérentes, animent et vivifient ce monde nouveau, créé par les sens, à l'imitation de la nature.

Telle est la poésie, tel est son idiome : réfléchissant les formes infinies du possible, divers, souple, fugitif ; se dérobant à la raison qui le modère, à l'entendement qui le circonscrit.

L'homme grossier et poétique se considère comme un centre, autour duquel il aime à coordonner tous les objets ; il ne juge, il ne connaît que par comparaison avec lui-même ; le monde, l'espace, les corps innombrables qui le parcourent n'existent, ne se meuvent que pour lui et par rapport à lui ; mais à cet égoïsme, inséparable des premières connaissances, succèdent peu à peu des idées plus positives. L'homme éprouve bientôt son impuissance sur les choses qui sont hors de lui ; sa raison l'accoutume à rendre à chacune d'elles sa valeur indépendante, absolue ; et, de progrès en progrès, des illusions du vraisemblable, il arrive à la notion du réel. Cette révolution de l'esprit en détermine soudain une seconde dans le langage. Jusqu'alors employé à réfléchir le témoignage des sens, les besoins de l'âme, les caprices d'une imagination fougueuse, il régularise ses formes arbitraires, il amortit l'éclat de ses couleurs, il maîtrise l'élan et la sève de sa jeunesse, et se livre nu, sévère, immobile, aux exigences de l'entendement, aux créations nouvelles de la pensée.

Alors seulement, quand les deux principes d'abstraction et de poésie se trouvent réunis dans une langue, leur commerce réciproque, leur réunion intime, l'élèvent tout à coup au plus haut point de richesse et de gloire.

La poésie n'exprimait que la moitié de l'homme; ses vœux, ses désirs, ses besoins étaient encore sans règle, sans frein, sans mesure; ses penchans de sociabilité sans organe; ses efforts politiques sans garantie; sa destinée sans but; mais, avec la raison qui s'élève, tout se fixe, prend sa place, s'ordonne suivant sa nature et sa valeur; l'esprit, avec plus de confiance, parce qu'il a trouvé un guide; les passions, avec plus de sagesse, parce qu'elles ont mieux jugé leur aliment et leur intérêt; la société, désormais rendue possible, voit se multiplier sans effroi les ressorts innombrables qui l'animent de leur mouvement et de leur vie; tout se repose sur la langue, comme sur un mobile unique, universel; elle rapproche, elle met en contact les volontés, les impulsions divergentes; par elle, les organes les plus éloignés du corps social entretiennent entr'eux correspondance et sympathie; par elle, tous les principes de civilisation, de perfectibilité morale marchent vers leur fin, par des efforts réglés, uniformes, harmoniques; par elle enfin, l'esprit comme sollicité, l'imagination comme embellie, s'entr'aident pour donner à la pensée, aux sentimens de l'homme plus de grandeur et de pureté; et, de ce travail des facultés sur elles-mêmes, il résulte, dans la forme extérieure de leurs créations, plus de grâce, plus de finesse; à la franchise dure et sauvage, à la rusticité tudesque succèdent une expression noble et délicate, un tour gracieux et bienveillant; aimables et rians mensonges, qui sont l'apanage des cœurs délicats, le lien et le charme de la vie!

Mais, par l'effet d'un mouvement dont le principe est dans sa nature, l'homme s'avance toujours vers un but mystérieux, entraîné qu'il est par son insatiable désir de voir et de connaître; il a horreur à la fois de l'indifférence et du repos. Les langues marchent avec lui vers ce perfectionnement que la nécessité leur impose; et bientôt se révèlent, à chacun de leurs pas, des objets nou-

veaux, des idées inaperçues, des sentimens soudains ; il faut les nommer, les exprimer, les traduire; et comme il est des bornes aux facultés intellectuelles (1), et que la mémoire ne suffirait pas à conserver l'empreinte de toutes les images qui viendraient la remplir, il faut que le même signe, diversement combiné, s'applique à diverses idées, qu'il en réfléchisse, qu'il en résume un certain nombre, réunies, groupées autour de lui.

Ainsi, à proportion que le champ des connaissances humaines s'étend et s'agrandit, la langue s'abstrait, se rétrécit, se généralise ; le principe poétique s'absorbe peu à peu dans le principe exact ; l'imagination perd son influence sur le langage ; la poésie devient impossible ; et la raison, promenant son niveau de fer sur les créations de la pensée, détruit, efface à jamais les formes qu'elles revêtirent pour nous plaire, et ne laisse désormais, après lui, que l'expression froide et immuable du réel, du nécessaire, de l'absolu.

---

(1) Rien n'est évident, rien n'est mathématique comme l'invincible nécessité où est une langue de s'abstraire en se développant. Si chaque fois que survient une idée nouvelle, il fallait un signe nouveau pour l'exprimer, il est clair que les langues des peuples les plus instruits seraient celles qui auraient le plus grand nombre de mots ; or, il arrive précisément le contraire. D'après les calculs de Héron, dans son ouvrage sur la langue anglaise, le Français a 32 mille mots, et l'Italien en a 35 mille ; et voici la raison de cette différence : au lieu d'inventer un mot nouveau pour chaque idée nouvelle, on l'exprime par un signe déjà existant, auquel on fait subir une combinaison différente. Ainsi, par exemple, le mot *virilité* qui désigne une époque de la vie où l'homme a acquis toute sa force, s'applique souvent à un peuple qui a conquis de sages, de nobles institutions. Il en est de même de la plupart des expressions d'une langue qui compte des siècles nombreux de durée ; se prêtant chacune à la traduction de plusieurs idées, il est indispensable qu'elles n'en rendent que l'aspect le plus général, et qu'elles forment ainsi une langue abstraite.

Lorsqu'une langue, emportée par la civilisation d'un peuple, est ainsi parvenue au moment où les deux idiomes d'abstraction et de poésie se balancent mutuellement, il est donc dans sa destinée de subir une double alternative : ou des causes étrangères, imprévues, suspendent ses progrès ultérieurs ; ou elle se développe librement, se déroule fière et majestueuse avec les institutions nationales.

Si la langue est surprise, interrompue, elle passe, riche de gloire, belle de poésie, du commerce des hommes vulgaires dans le sanctuaire des lettrés : tels furent jadis le *Sanskrit* qu'arrêtèrent soudain les dynasties Mongoles ; l'*Arabe* altéré par les Turcs de l'Immaüs ; le *Grec* envahi par les idiomes de l'Italie ; le *Latin* proscrit à jamais par les sauvages du Nord. Quand ces langues furent ainsi arrêtées dans leur marche, elles avaient déjà leurs chefs-d'œuvre, leurs productions immortelles, où la grâce était encore sans contrainte, le sentiment sans spéculation : vêtues de leurs livrées éclatantes, elles se réfugièrent dans les livres, à l'abri de la raison et de ses lois sévères, à l'abri de la science et de ses impitoyables calculs ; et jetées par un choc violent, hors de la sphère rapide où se meuvent, se précipitent le monde, les peuples et leurs changeantes destinées, elles demeurèrent immobiles, quand tout marchait autour d'elles ; jeunes, fraîches, riantes, quand tout pliait sous la triple atteinte de l'oubli, du temps et de la mort.

Mais quand la civilisation, assise sur des bases plus fermes, brave impunément le choc d'une force aveugle ; la langue soutenue, protégée par elle, accepte la gloire de ses destinées, les promesses de son avenir : organe des inspirations de l'esprit humain, elle subit avec docilité la loi des nécessités sociales : les idées nouvelles la trouvent prête à les saisir ; la science lui

confie ses calculs, ses spéculations, ses problèmes; la philosophie ses créations mystiques, ses théories transcendantes; la politique ses plus chers intérêts; et, dans ce grand travail de l'idiome pour se constituer en rapport avec l'opinion, les mœurs, les doctrines; le principe exact étend chaque jour ses conquêtes, domine peu à peu, étouffe à la longue le principe poétique; repoussé désormais par la raison qui s'éclaire, les faits qui se multiplient, la science qui s'agrandit.

Telles furent jadis la langue *grecque* sous Périclès; la langue *latine* sous Auguste; la langue *française* à la fin du règne de Louis XIV. Cette dernière sur-tout, fortifiée par les longues luttes de l'école, parée de tout ce qu'avaient de chevaleresque nos traditions et nos mœurs, aussi vieille que notre vieille monarchie, était arrivée au point où les deux élémens d'abstraction et de poésie avaient été le plus heureusement combinés : la langue était assez exacte pour le génie positif de Pascal, assez riante pour les rêveries de Fénélon, assez forte pour la parole de Bossuet, assez flexible pour la causticité de Molière : alors se trouvait réuni tout ce qui favorise le développement des formes poétiques : les aimables erreurs de la physique des anciens, les théogonies brillantes de la Grèce prêtaient encore leurs vêtemens à la pensée plus mûre, plus sage des modernes; on se passionnait pour Athènes, pour Rome, au milieu des fêtes de Versailles, sous les monumens gothiques de Paris; une chaîne d'amour, de rivalité, de fanatisme littéraire unissait fortement les illusions des âges homériques aux réalités plus surprenantes du siècle des Leibnitz, des Malebranche, des Newton. « O Racine, » type admirable de poésie, de raison et de goût, vous » en qui se rassemble et se résume tout ce qu'il y eut de » noble, de gracieux et de touchant dans les créations » d'un siècle que vous remplîtes de votre gloire; la

» Grèce vous eût applaudi, comme Hérodote, aux luttes » d'Olympie ; l'aréopage vous eût fait triompher, comme » Sophocle ; les sages auraient placé votre immortel » idiome à côté de l'idiome de Platon ; mais les destinées » brillantes de votre patrie, les palmes dont elle s'est » couverte dans la carrière des sciences et des lois ont » porté une mortelle atteinte à votre imagination si » féconde et si pure, à votre âme si aimante, à vos » pinceaux si délicieux : nous sommes toujours fiers de » votre renommée et de vos chefs-d'œuvre ; nous vous » proclamons toujours le roi de la scène et de la poésie ; » mais que vos mânes augustes ne maudissent pas la » postérité ! De nouveaux besoins sont imposés à la » France ; ce que vous fîtes pour sa gloire littéraire, » d'autres l'ont fait pour ses sciences, pour son indus- » trie : le temps, l'opinion, les idées nous entraînent ; » notre langue n'est plus la vôtre, notre scène n'est » plus celle d'Athalie et de Britannicus ; mais une im- » périeuse destinée nous guide à notre avenir, empor- » tant nos goûts, notre langue ; et peut-être la ruine » seule de notre patrie aurait-elle pu nous soustraire » à ses lois. »

Oui, si le trône de France avait pu s'écrouler devant les armes ennemies, si la vieillesse du grand Roi avait subi les outrages de l'Europe ; si le croissant avait porté ses trophées de Vienne sous les murailles de Paris ; si quelque rejeton d'Abu-Bècre nous avait demandé, en vainqueur, l'épée de Charles Martel et les ossemens de ses frères ; si douze siècles de gloire, nos arts, notre société, notre avenir, avaient pu disparaître sous le cimeterre des Osmanlis : alors nos souvenirs, ainsi que ceux de Rome et de la Grèce, se seraient réveillés parmi les âges suivans, comme des traditions héroïques ; on aurait nommé Versailles et Trianon, comme Tibur et Corinthe ; les nobles loisirs du grand Roi,

comme les entretiens de Socrate et d'Aspasie ; les débris du langage, recueillis avec respect dans quelques lambeaux épars de Despréaux, de Corneille et de Racine, auraient été lus, admirés, comme l'antique, comme Sophocle, Horace, Tyrthée ; et la langue française, ainsi arrêtée avant d'être saisie par les sciences, aurait été la plus poétique et la plus noble de l'Univers.

Mais cet heureux mélange, cette fusion intime des principes qui font la poésie, recevait chaque jour une mortelle atteinte, au milieu de la tendance des esprits vers des idées systématiques et positives : de toutes parts les sciences long-temps comprimées, élevaient leur voix ; et dans la fougue de leur premier, de leur énergique élan, captivaient, attiraient sur elles la curiosité, l'intérêt, l'affection. La politique se montrait, d'un côté, sous les habits austères de Sparte (1), agitant dans sa main le manipulus des Romains, escortée des souvenirs enivrans de la sagesse antique, soutenue d'une éloquence forte, mâle, passionnée ; de l'autre, elle déployait les vieilles chartes (2), les pavois des rois chevelus, les traditions chevaleresques de la France ; évoquant la monarchie ancienne pour sauver la monarchie présente : une philosophie orgueilleuse et vaine (3), rejetait, méprisait comme des traditions puériles, tout ce qu'il y a de moral dans le cœur de l'homme, de sacré dans la religion ; tous ces élémens nouveaux d'une société qui s'annonçait au monde repoussaient le culte des poètes, les paisibles décisions du goût : la poésie fit alors ses adieux à la France ; mais ils furent touchans comme les regrets d'un exilé, sublimes comme les derniers accens des cygnes de la Grèce : elle chanta la

(1) Rousseau.
(2) Montesquieu.
(3) Les Encyclopédistes.

nature et son divin auteur (1), la création et ses merveilles ; elle nomma, comme Jéhovah aux portes de l'Eden, tous les animaux qui sont les compagnons de l'homme ; et jamais autant de grandeur, de grâce, de majesté n'avaient embelli ses chefs-d'œuvre : le coursier de Job frappa de nouveau la terre, plus vigoureux, plus fier, plus écumant ; les couleurs d'Homère et d'Hésiode se nuancèrent pour vêtir les oiseaux ; et ni les roseaux de l'Eurotas, ni les sphinx qui veillaient aux portes de Thèbes n'entendirent jamais de plus ravissans concerts, de plus séduisante harmonie, que la chanson naïve et cadencée du chantre modeste des forêts.

Ainsi disparut, s'effaça parmi nous le souvenir des inspirations de Racine ; un génie vigoureux (2), digne de lui succéder, fit répandre encore des pleurs à l'antique douleur de Mérope ; mais sa langue moins harmonieuse, sa manière plus positive l'éloignèrent à jamais du coloris des beaux siècles littéraires ; sous ses auspices, les axiomes, les abstractions de la science et de la philosophie envahirent le domaine des poètes ; les vers exprimèrent des vérités, au lieu de peindre des sentimens (3) ; et malgré les efforts de ses disciples, malgré les chants où vivent avec leur charme les saisons et les vicissitudes (4), la pitié et ses nobles élans (5) ; la poésie s'amortit, elle qui se repaît d'illusions, de vague, d'espérance, d'infini ; elle, dont les pinceaux se brisèrent à vivifier les sophismes de l'Encyclopédie et les formules de Lavoisier.

---

(1) Buffon.

(2) Voltaire.

(3) Lamothe disait :

Mes vers sont durs d'accord, mais forts de choses.

(4) Saint-Lambert.

(5) Delille.

Aujourd'hui sur-tout, qui pourrait dire les élémens divers qui se sont mêlés dans notre langue, et l'ont éloignée de plus en plus des formes poétiques? Les travaux des idéologues ont apporté dans ses termes une fixité qui bannit toute illusion ; les sciences naturelles et physiques, nées tout à coup, on dirait presque avec le siècle ; les discussions de la tribune, les ouvrages des publicistes, la forme récente du gouvernement, toutes les institutions ont déposé dans la langue un germe qui grandit et s'y développe en secret. Les créations nouvelles, les systèmes divers qui s'édifient avec lenteur lui empruntent d'abord les termes communs, les tours établis ; et comme ces mots et leurs combinaisons n'avaient eu jusqu'alors qu'une valeur plus ou moins arbitraire et indécise, chaque science les détourne peu à peu, les plie, suivant son objet, à une signification plus particulière et plus rigoureuse. C'est ainsi que le jurisconsulte, le médecin, le philosophe ont des langages divers, quoique formés d'élémens identiques ; mais bientôt, par l'effet de cette fusion admirable, de cette harmonie de lumière qui va dégradant peu à peu toutes les nuances sociales, poussant à une direction unique les reflets les plus divergens, ces idiomes opposés, étrangers l'un à l'autre, ayant chacun leur disposition, leur échelle, leur génie, reviennent peu à peu sur leur marche passée, rentrent dans la langue commune qui les avait engendrés, s'y confondent, s'y marient, la peignent de leurs couleurs, l'animent de leur jeune énergie ; et cette langue renouvelée chaque jour, emportée par les sciences, les spéculations, assouplie par les applications diverses qu'on la force de subir, prend un caractère de généralité qui exclut tout détail superflu, toute image poétique : elle n'est plus seulement la langue du cœur ou de l'esprit ; elle interprète à la fois les sentimens et les idées, avec les mêmes

signes, les mêmes formules ; elle est, pour ainsi dire, la somme des données particulières de toutes les sciences, de tous les arts ; le résumé fidèle des opinions, des croyances individuelles ; l'expression de la pensée du moment.

Voilà quelle différence énorme sépare de notre langue actuelle celle qui précéda le 17.e siècle : celle-ci était désordonnée, fraîche, naïve ; celle-là est abstraite, exacte, régulière ; d'un côté règne la poésie, ses erreurs gracieuses, ses séduisantes illusions ; de l'autre, la science, ses vues positives, ses arides calculs. Comme aujourd'hui, la langue française représentait, avant le 17.e siècle, le fonds des idées générales ; mais ces idées d'une civilisation naissante, n'avaient rien que de poétique, de chevaleresque ; rien qui ne fût d'imagination et de sentiment. Le scepticisme de Montaigne voulut proscrire la philosophie ; mais Leibnitz et Malebranche, l'Ecosse et l'Allemagne l'ont fait triompher. L'imprimerie nouvellement découverte dirigeait toutes les pensées vers les anciens dont elle exhumait les chefs-d'œuvre ; on pensa comme avaient pensé les Grecs et les Romains, on feignit même de sentir comme eux ; on s'efforça de reproduire leurs formes variées, leurs tours élégans, leur marche capricieuse ; mais on ne voyait pas que le même style, naturel dans les modèles, n'était plus qu'une imitation menteuse dans les disciples ; on oublia ses mœurs, son histoire, sa religion ; il fallut être impie pour être éloquent. Mais aujourd'hui, quelle imagination pourrait se plier à ces rêveries frivoles ? quelle préoccupation assez forte ferait oublier Newton ou Képler devant le soleil et ses coursiers, l'aurore et ses roses ? qui porterait son hommage, son culte aux divinités des plantes, à la dryade de nos forêts, après les révélations immortelles de Linnée et de Saussure, de Brongniart et de Jussieu ? Qui doit

guider désormais la foudre, de Jupiter et de Franklin (1) ?

---

(1) Des écrivains recommandables ont senti, depuis quelques années, qu'il fallait une base nouvelle au style poétique des modernes. Notre siècle s'est détaché tout-à-fait de la mythologie ancienne dont les allégories ne parlent plus ni à l'esprit, ni à l'imagination. Il s'est donc élevé une école de littérateurs, unis par cette idée, qu'il fallait proscrire l'ancien système de style poétique. Les romantiques, car c'est le nom qu'on leur a donné, avaient d'abord raison évidente ; mais ils ont eu, dans la suite, plus évidemment tort encore, et c'est ce qu'il nous reste à expliquer.

La poésie est le langage de l'imagination et du cœur ; il lui faut, dans l'expression, des signes frappans, matériels ; point de poésie sans image. Quand on a eu banni l'ancien style, on a songé à le remplacer : mais où trouver des images dans nos sociétés modernes ? Les religions païennes étaient remplies de théogonies brillantes et gracieuses ; mais il n'était pas possible de toucher aux dogmes et aux vérités intellectuelles de la religion chrétienne : restaient deux faces tout entières, l'histoire de la religion chrétienne, de son établissement, de ses martyrs ; et le sentiment religieux.

La première, sujet admirable de poésie, avait l'inconvénient d'être circonscrite : il ne fallait pas sortir d'un cercle déterminé : M. de Châteaubriand l'a exploitée. La seconde était plus générale, et pouvait alimenter toute poésie ; mais le sentiment religieux est quelque chose de trop vague pour l'imagination, à laquelle s'adresse avant tout un poète ; le théologien le plus éloquent de ce siècle a même été jusqu'à le nier ; et les poètes qui ont voulu en faire le mobile de leurs inspirations, ont été conduits à une sorte de vague, de rêverie, de mysticisme, qui ne dit rien à l'imagination et qui fatigue l'intelligence.

Après ces deux essais insuffisans ou infructueux sur la religion chrétienne, il s'est élevé une troisième classe de romantiques, qui a fait une guerre aussi opiniâtre et plus aveugle à l'ancien système de style poétique. MM. de Châteaubriand et de Lamartine proscrivaient les vieilles images, et s'efforçaient de leur en substituer de nouvelles ; ceux-ci bannissent l'ancien style, et ne mettent rien à la place ; ils donnent bien quelque chose à la langue, mais beaucoup moins qu'ils ne lui ont ôté. M. Victor Hugo, qui semble être leur chef, a paru croire qu'il rendait un service im-

En résumant le long aperçu jeté sur l'histoire de la langue française, nous découvrons une sorte de dépendance entre l'idiome et l'état des esprits : il paraît, à toutes les époques de sa glorieuse durée, une image fidèle des mœurs, des opinions, des pensées sociales; pris à un moment déterminé, il a une beauté relative aux besoins, aux inspirations du jour; insuffisant pour l'âge qui suit, trop perfectionné pour celui qui précède; il va s'élevant, s'agrandissant, se simplifiant avec le savoir; effaçant chaque jour davantage le caractère vague, indécis de son enfance; substituant aux peintures animées une exposition franche, claire, précise; aux mouvemens brusques, aux sentimens passionnés

---

portant en faisant passer le mot *cheval* à la place de coursier : que M. Hugo y prenne garde; coursier contient une idée et une image; il signifie d'abord *cheval*, et ensuite *galoppant*. Un coursier ne cesse pas d'être cheval; mais un cheval n'est pas toujours coursier. En général cette troisième classe de romantiques est la plus fourvoyée des trois, en ce qu'elle pense créer un style poétique avec des mots abstraits; autant vaudrait qu'elle se servît des signes algébriques.

On voit que la question fondamentale du romantisme est dans la difficulté de substituer un nouveau style à images à celui que l'on a proscrit; et comme il est impossible que la civilisation moderne, de plus en plus positive, leur en fournisse jamais, les romantiques, encore sans lois ni code, ne parviendront jamais à organiser un système.

Nous conclurons de tout cela, que pour faire des vers désormais, il faut laisser notre langue actuelle, qui n'est bonne que pour les savans et les publicistes; et remonter à l'époque où elle était réellement noble et poétique tout à la fois; il faut l'étudier dans Fénélon et dans Racine.

Dans le cas où l'on voudrait tirer parti de ce dernier aveu contre l'opinion générale que nous nous sommes efforcés d'établir dans ce discours, nous observerons qu'il serait très-profitable à un poète de lire Racine et les auteurs célèbres du 17.e siècle, mais nullement Malherbe et ceux qui l'ont précédé, parce qu'alors la langue n'était pas entièrement formée.

une expression nue, exacte, sévère : on a pu le voir tour à tour, poétique avec les âges d'ignorance, mystique avec les théologiens, cynique avec le scepticisme de Montaigne, régulier avec les géomètres de Port-Royal, abstrait avec les savans du 19.e siècle. Isolé, comme les châtelains dans leur manoir, il conserva jusqu'à la renaissance des lettres une physionomie propre et nationale; les civilisations grecque et romaine le saisirent alors, le revêtirent, l'ornèrent de leurs charmes; et sous Louis XIV, il atteignit au plus haut point la grâce, la noblesse, la force qui font une langue poétique. Mais dans l'histoire des idiomes, comme dans celle des peuples, comme dans la vie de l'homme, chaque moment n'est qu'une transition rapide; chaque année amène ses événemens, chaque jour ses pensées; les siècles ne se ressemblent point, pas plus que l'enfance et la vieillesse. La langue française ne s'arrêta point avec le 17.e siècle; elle continua sa carrière avec le suivant, acceptant d'avance toutes ses chances d'opprobre ou de gloire; et tant que les âges continueront de s'écouler, pour mesurer notre vie, elle marchera d'un pas égal à la conquête de l'avenir, compagne de l'esprit humain dont elle est aussi l'interprète et l'organe.

Ainsi notre problème se montre déjà sous un point de vue que l'œil suit et embrasse, avec des données que l'intelligence comprend. Quel avantage nos écrivains retireraient-ils aujourd'hui des formes de style antérieures au 17.e siècle? Aucun; nous avons déjà vu que chaque époque a sa langue propre : hommes du 19.e siècle, nous avons nos sciences, nos mœurs, nos lois, nos institutions, qui ne sont point celles de nos aïeux : leur emprunterions-nous une langue pour nommer des objets dont ils n'avaient aucune idée?

Nous avons trouvé une loi constante, immuable, qui

soumet toujours la langue au mouvement des esprits : quelle puissance humaine pourra troubler cet ordre, altérer cette harmonie ? Quand un peuple conquérant a subjugué une nation étrangère, la langue la plus savante, la plus développée a toujours prévalu (1). Les Grecs imposèrent leur immortel idiome aux Egyptiens qu'ils protégèrent, aux peuples du Gange qu'ils vainquirent ; les hordes sauvages d'Attila, les phalanges guerrières de Théodoric oublièrent le leur au pied du Capitole : pourquoi le lazzi de Rabelais prévaudrait-il aujourd'hui contre la noble éloquence de nos tribunes ?

La langue antérieure au 17.e siècle est pittoresque et

---

(1) Il est sans exemple, en histoire, que lorsque deux peuples se sont confondus, la langue la plus civilisée n'ait pas dominé sa rivale. A peine les Grecs furent-ils arrivés en Egypte, qu'aussitôt la langue vulgaire leur emprunta jusqu'à leur alphabet. Walid I.er, 6.e calife omniade, ordonna, vers l'année 91 de l'hégire (710 de J. C.), que le grec fût banni des actes civils et judiciaires dans toute la Syrie ; une pareille proscription le frappa en Egypte ; et malgré la volonté de maîtres inflexibles, l'alphabet grec est resté lié à l'idiome copte, qui le conserve encore aujourd'hui. Attila, vainqueur de l'Italie, voulut y faire dominer sa langue ; il fit venir à grands frais des maîtres de l'idiome gothique ; il fonda même des écoles ; mais tous ses efforts furent vains ; la langue latine absorba la sienne. Alphonse X, roi de Castille, surnommé l'Astronome, commit, selon Mariana, une très-grande faute en proscrivant la langue arabe des actes civils : celle des Espagnols n'était pas assez formée pour la remplacer ; et la suppression qu'il ordonna de ce magnifique idiome, introduisit une grande ignorance, par l'espèce d'anachronisme qu'il y eut alors entre l'état des esprits et la langue imparfaite qui leur fut imposée. La mesure analogue que prit François I.er, eut des suites bien différentes ; parce qu'en proscrivant la langue latine, il en mettait une à sa place, déjà faite et développée, en tout capable de la suppléer.

Rapin, *compar. de Platon et d'Arist.* — Bayle, *Dictionn.* verb. *Attila.* — Mariana, liv. 14, chap. 8.

naïve. — Pittoresque ! c'est-à-dire pleine d'images, d'exagération, de mensonge. Nous avons besoin d'un idiome qui exprime fidèlement nos lois, nos devoirs, nos droits d'homme, de citoyen ; qui traduise avec précision, exactitude, la sentence du juge, la pensée du philosophe, la découverte du savant. Il doit être simple, pour frapper les esprits sans les éblouir ; clair, pour les frapper avec promptitude ; abstrait, pour les frapper tous. La poésie enveloppe, cache sous ses dehors mensongers la vérité qu'elle prétend embellir ; et le plus grand orateur, le plus grand philosophe de Rome, qui éleva si haut la gloire de la langue latine, se plaignait que, de son temps, elle fût encore trop poétique pour se prêter aux spéculations des Grecs. — Naïve ! sans doute, comme le langage de l'enfance le paraît à l'âge mûr. Il y a, dans la civilisation d'un peuple, des époques, des périodes, des degrés, ainsi que dans l'éducation humaine ; les nations ont leur jeunesse, leur maturité, leur décrépitude ; elles ont leurs âges d'imagination, de jugement, de mémoire. Le langage des premiers temps est simple comme les premières notions ; nous l'appelons naïf, en le jugeant avec notre expérience ; en lui-même, il n'est rien que naturel.

La langue française, telle que ne l'avaient point nos aïeux, telle que le temps nous l'a donnée, telle que l'Europe nous l'envie, doit-elle être également consacrée par tous les génies, par le poète et le savant ? Non sans doute ; abstraite, exacte, rigoureuse, elle n'a pour les vers ni mensonge brillant, ni voile gracieux, ni exagération passionnée. Toute entière aux travaux du philosophe, aux théories du publiciste, aux calculs de l'industriel, elle répugne à la poésie. Mais celui qui se dérobe aux spéculations positives de notre siècle, pour des rêves déjà proscrits par nos mœurs, remontera vers l'âge glorieux où la pensée générale revêtit avec plus d'éclat les couleurs de Rome et de la Grèce ; il laissera, comme une œuvre

imparfaite, comme un hymne inachevé, tout ce que le souvenir des forêts de la Germanie, des plaids d'amour de la Provence inspirèrent jadis aux poètes du moyen âge; il réveillera les cendres du grand siècle, du siècle où tonna Bossuet avec plus de force que Démosthène, où peignit Fénélon avec autant de charme qu'Homère, où écrivit Racine avec plus de grâce que Sophocle, où pensa Malebranche avec autant de poésie que Platon; il prendra la langue à son ère poétique, à son ère de noblesse, de sentiment. Mais pourquoi faire remonter aujourd'hui vers sa source ce fleuve à la marche paisible, régulière, immuable; qui porte sur son onde sacrée le dépôt de nos sciences, de nos arts, de nos lois politiques, de notre glorieux avenir? Que pense-t-on gagner désormais à la métamorphose de notre langue? Qu'avons-nous besoin de poésie, de mensonges, de préjugés? Certes le 17.e siècle nous donna une belle langue poétique, la plus belle peut-être de l'Univers; croira-t-on que ce soient nos poètes qui l'aient répandue sur la surface entière du globe? Non sans doute. Les Anglais ont Milton, les Italiens ont le Tasse, auxquels nous ne pouvons rien opposer; la langue d'Athènes, celle de Rome, étaient aussi gracieuses, presque aussi nobles que la nôtre; l'Arabe, le Sanskrit, possédaient à un degré plus éminent encore ce qui fait la poésie : où sont tous ces brillans idiomes, dont la science moderne exhume les vieux débris, comme les restes épars de la statuaire antique? Ils sont éteints avec les peuples qui les parlèrent; ils auraient disparu tout à fait, si la postérité plus pieuse n'avait recueilli, sur de frêles tissus, les chœurs de Câlidâsa (1), les derniers accens des Rapsodes; et notre langue immortelle, notre langue si méprisée, notre langue si rude, si sauvage,

(1) Auteur du drame sanskrit de Sacountalâ, traduit par Will. Jones.

notre langue si peu sonore, grandit, s'élève de jour en jour, saluée des acclamations de l'Europe, accueillie à la cour des rois, bénie des peuples dont elle exprime les besoins, dont elle finit les querelles.

D'où vient donc cet empire exclusif qu'elle s'arroge et qu'elle usurpe? Elle le doit à sa clarté, à sa marche simple, précise, rigoureuse, abstraite. Depuis que le monde s'est senti ébranlé par les armes de nos soldats et la plume de nos philosophes, nos idées, nos opinions, notre civilisation ont pénétré partout. Alors les peuples se sont réveillés comme d'un rêve; ils se sont trouvé des rapports, des besoins qui leur étaient inconnus; et quand ils ont voulu se servir de leur langue pour exprimer leur situation nouvelle, ils l'ont trouvée insuffisante; ils ont vu que, plus paresseuse que leur intelligence, elle était encore au point qu'avaient franchi les esprits; et malgré les suggestions jalouses d'une rivalité dédaigneuse, ils ont été forcés d'adopter l'idiome qui pouvait seul exprimer la civilisation moderne. Ainsi, hier encore, quand les enfans des fiers Sarmates et les lâches successeurs des califes ont croisé leur fer sous les tours de la vieille Byzance; malgré le Coran ouvert dans les mosquées, malgré le souvenir des Lascaris et des Paléologues, malgré l'idiome vainqueur de la Néwa, la langue française a cimenté la paix de deux grands peuples (1).

(1) Le traité d'Andrinople, du 14 septembre 1829, entre Mahmoud II et l'empereur de Russie, a été écrit en français: c'est là un vieux privilége de notre langue, et la diplomatie ne saurait plus se passer d'elle désormais. Ce dernier monument élevé à notre gloire, doit surprendre néanmoins ceux qui connaissent l'attachement orgueilleux des Turcs pour leur idiome. Bajazet II avait accordé la paix aux Vénitiens vers 1490; mais comme l'ambassadeur en avait apporté les articles en latin, et qu'à Constantinople, tout ce qui n'était pas écrit en turc était considéré comme nul, la flotte ottomane partit presqu'aussitôt que l'envoyé de Venise, et alla attaquer, en Morée, les places

Écrivains illustres, vous à qui le ciel a départi la noble tâche de commander à la France intellectuelle, saisissez notre langue; elle deviendra, dans vos mains, un instrument de domination. Ne la faites pas frivole et menteuse; elle nous a donné le sceptre du génie en Europe, qu'elle ne devienne pas désormais indigne de ses hautes destinées; faites-nous-la simple, forte, vraie; qu'elle soit riche comme nos souvenirs, franche comme le cœur français, noble comme notre histoire. Qu'elle réponde, qu'elle satisfasse à notre esprit, quand nous nous parlerons de notre gloire. Nous avons assez de poètes immortels, pour ne plus envier leurs couronnes; on ne fera jamais mieux qu'eux, pas même autrement qu'eux; car ils ont fait parler le cœur humain, et le cœur humain ne s'exprime pas de deux manières.

---

de la république. Il n'y a pas long-temps que la langue esclavonne jouissait d'un privilége singulier : un gentilhomme qui ne la savait pas était inhabile à hériter, ou à posséder des terres dans la Moravie et la Bohême.

Bembo, *Historia Venet.* lib. III. Forstnerus *in Tacitum.*

IMPRIMERIE DE J.-M. DOULADOURE.